

ARCHIVES

DU DIOCESE

DE LUÇON

BULLETIN D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE
ET D'ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE

Paraissant tous les trois mois

SOMMAIRE

- I. — CHRONIQUES PAROISSIALES : Beauvoir-sur-Mer. — Chap. II :
Le Sol (D^r Julien Rousseau) (suite).
- II. — DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE ET TOPOGRAPHIQUE DU DÉPARTE-
MENT DE LA VENDÉE, publié sous la direction du D^r J. Rousseau.
Canton de la Roche-sur-Yon, par Y. du Guerny (suite).

LUÇON

IMPRIMERIE H. REZEAU

—
1959

Abonnement aux ARCHIVES

Prix de l'abonnement pour 1959 (payable d'avance)	300 fr.
Etranger	325 fr.
Le numéro	80 fr.

Pour tout ce qui concerne administration, abonnements et publicité, s'adresser à M. le chanoine BUCHOU, Administrateur, Evêché de Luçon (Vendée).

Pour les règlements, utiliser le C. C. P. Nantes 71.60, M. le Chancelier de l'Evêché, Luçon.

REDACTION

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. le chanoine BILLAUD, professeur, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon (Vendée).

dont le territoire était coupé de part en part par les nombreux petits fiefs suivants :

- le *Fief Robert*, appartenant à l'Ile-Chauvet (le 23 janvier 1753, M^{re} Augustin Auvray, prieur de l'abbaye, affermait pour six ans à Jacques-Charles Musset, de Saint-Gervais, pour 120 livres par an, « le terrage du Fief-Robert, consistant au six avec les droits de lods vantes et debvoirs ») ;
- le *Fief des Justices*, «... le fief appelé *les Justices*, autrement *les Fourches patibulaires*, appartenant au seigneur..., tenant au chemin qui conduit de de Beauvoir à la Maladrye... » (8 mars 1646, 23 mai 1689...) ;
- le *Fief Communeau*, ci-devant fief commun de la Flocellière, tenant d'une part le chemin qui conduit de la Foliette à la Belle-Chaussée, d'autre au fief suivant ;
- le *Fief de Fontordine*, tout proche de la maison noble de ce nom, en Saint-Gervais, à cheval sur les deux paroisses de Beauvoir et de Saint-Gervais, comprenant 150 j^x environ de prés et terres, qui appartint successivement aux Plantis — Pierre du Plantis, sgr de Fontordine, aveu 20 mars 1445 ; Jacques du Plantis, 8 janvier 1524... — ; aux de la Tousche : Joachim de la Tousche, escuyer, 21 août 1561, 13 novembre 1564... ; Anne de la Tousche qui, par son mariage avec Jehan d'Aiguillon, sgr de la Juliennaye (Saint-Etienne-de-Montluc), le transmet aux d'Aiguillon — Louis-Charles d'Aiguillon, son fils, chevalier, sgr de la Juliennaye, de la Tousche-Grignon et de Fontordine, 14 novembre 1603, 29 avril 1617, 1622... ; César d'Aiguillon, 10 juin 1686, 12 avril 1693... —, desquels il passa aux Dodun d'Herbault (11 décembre 1730, 25 janvier 1732...), puis aux Angran (9 février 1745...), avant d'échoir, à la fin du XVIII^e siècle, aux Lespinay du Pally. Ce fief comportait de plus une annexe en ville de Beauvoir, la *Ligence de Fontordine* (quatre maisons rue de la Gâplerie et une autre au village du Port), et trois petites enclaves, entre les chemins actuels du Calvaire et du Cornoir (*Fief du Château*) ; au quartier du

Bout de Sac (*le Champ Roix*, 1603, ou *Champ Roys*, 1732), et le *Clourouer* (1603) ou *Clairouer* près de la Maladrie ;

- le *Fief de la Grande Cour*, entre les terres de Fontordine et le grand chemin de Beauvoir à Saint-Gervais, empiétant sur le territoire de cette paroisse jusqu'aux abords du *Clairouer* et des *Presnes* (aveux 4 octobre 1767, 28 janvier 1769...) appartenait alors à n. h. Joseph-Marie Le Retz, avocat en Parlement, procureur fiscal du duché de Retz) ;
- le *Fief de l'Ormeau*, relevant de la Lande, situé (1790) près « le chemin qui va du moulin du Chandelier à Fontordine » ;

auxquels faisaient suite, vers la ville,

- le *Fief de la Casse*, tributaire du Prieuré de Beauvoir ;
- le *Fief Maubreteau*, « tenant d'une part le chemin qui conduit du Puits-Neuf au bas des vignes et à la loyre des Grandes Gaudinières séparant le dit fief Maubreteau de celluy de Sainte Catherine, d'autre au grand fief de Ryé, d'un bout au chemin qui conduit du Puits-Neuf à la Maladerie, et d'autre au chemin qui conduit de Repossant au Pontreau... » (aveu de Julien Faudry, s^r du Verdin, au seigneur de la Garnache, 22 novembre 1647 ; autre aveu de M^{re} Jacques Imbert, escuyer, sgr de la Choltière, trésorier de France, général des finances de la généralité de Poitiers, 23 février 1766...) ;
- le *Fief du Saint-Esprit* ;
- le *Fief des Savinières*, s'étendant depuis le fief de la Lande dont le séparait une filée, et les environs du Corquillet, jusqu'à « l'ouche de la maison du Sableau », au Nord du chemin conduisant « de la Rue Pois-Pain à la Maladrie » (chemin des Etangs) ; dépendait en partie de la seigneurie de Saint-Gervais et des Salines : aveu de deux fiefs de terres labourables terrageables au sixte, *le Grand et le Petit Fief des Savinières*, et « des fruits et complans au cinquain » d'un fief de vignes, appelé *la Tonnelle*, indivis avec Laurent Du-

pont et les hoirs de Nicolas Mourain, s^r de la Piardièrre (1630), ou avec le s^r Lefebvre, s^r des Savinières (1691)... ; ce sont vraisemblablement ces fiefs qui sont énoncés dans un aveu du 8 avril 1463 (de Pierre Chapperon, s^r des Sallynes et de la Corillonnière) : ... Item ung fief de terrage de bleds assis à Beauvoyr auprès des Moullins de ladicte ville... Item certain fief de vignes en la paroisse dud. Beauvoyr desquels je prens la quinte somme de vendange par droict de complanct qui peut bien valloir an par aultre dix *pippes* de vin ou environ... ; le 15 juillet 1777, Messire Jean-Victor-Gabriel Chauvière, seigneur de la Pagerie, conseiller du Roy, en tant que tuteur de Victor-Alexandre, fils mineur de feu noble maître Pierre-René Chauvière de la Sauvagère, et de feu dame Seigneuret du Puyneuf, affermais à Guillaume Maublan, pour 200 livres par an, les revenus des « *fiefs des Grandes et Petites Savinières, la Tonnelle et le Saint-Esprit* », consistant en « cens, rentes et devoirs seigneuriaux et féodaux, avec les lods de ventes, rachapts et autres émolumens... » (Raguenier et Bonnin, notaires) ;

- le *Fief de Chantemerle*, dépendant de la chapellenie de ce nom desservie dans l'église de Beauvoir ;
- le *Fief de Sainte-Catherine*, ou des Trinitaires, qui s'étendait des abords de la ville (Rue Pois-Pain) jusqu'au-delà du Puits-Neuf ;
- le *Fief Buor*, alias *Fief des Vignes* ; aveu de Louis Buor, écuyer, sgr de la Lande et autres lieux, le 19 juillet 1499, d' « ung fief de vignes assis ès la paroisse de Beauvoir sur mer, contenant douze quartiers de vignes, tenant d'une part au chemin par où l'on va dudict lieu de Beauvoir au Grand Pont..., et d'aultre part au fief de Saint-Pierre ou de Rié, ung chemin entre deux... » ; autre aveu, 13 juin 1559 : « Le fief Buor, planté en vignes... » ;
- le *Fief de Ryé* (ou Riez) ;
- le *Fief du Sableau*, alias *des Sableaux* ou *Fief Angibaud* (aveux 20 mars 1618, 7 juillet 1735...), à la sortie sud-ouest de la ville, contigu au grand fief de la Malchaussée et appartenant comme lui au

seigneur de Beauvoir ; limité d'autre part par les fiefs de la Ville, du Château et de Saint-Pierre, dont le séparaient le chemin de la Papinière au Pontreau et la grande charraud de la Malchaussée. Parmi les terrains y inclus : la *Prée des Sableaux*, 5 j^x ou environ, les *Grandes et Petites Piguelières*, 10 j^x de prés, terres et rouschères (aveux de François Palastreau, procureur fiscal de Bouin, au nom de Renée, sa fille, et de feu Marie Hubert, sa femme, et de Marin Le Marynier, fils de feu Marin et de la dite Marie Hubert, 6 septembre 1600 ; de Marie Gervier, veuve de feu M^{re} Marin Le Marynier, à cause de Marie Le Marynier, sa fille, 20 mars 1618 ; de Jehan Brunon, à cause de Marie Le Marynier, sa femme, 3 décembre 1646 ; de M^{re} Philippe Thomasset, sgr du Pin, à cause de Françoise Brunon, sa femme, 15 juin 1689...) ; la *Prée Mexant*, autrement la *Prée Barabin* (Luc Gervier, 22 mars 1618 ; Pierre Barrebeau, 15 juin 1689 ; Rivière du Brandeau, 31 mars 1757...) ; la *Tousche*, aux Charruyau ; le *Vaudoré* (16 mai 1646, 10 mars 1683, 6 mai 1755...) et les deux moulins du Sableau.

Ainsi arrive-t-on à trois douzaines environ de fiefs d'importance très inégale, qui se partageaient le territoire de Beauvoir. Il faut y ajouter le village de Chaveil, qui constituait, avec Saint-Gervais et les Salines, une châellenie spéciale.

Quant à la Crosnière, qui ne figure pas sur cette liste, elle ne fut asséchée qu'à partir de 1766 et constitua jusqu'à la Révolution un fief spécial dépendant du marquisat de Noirmoutier.

**

Bancs d'huîtres

Reste à signaler une curiosité locale.

La route qui mène de Beauvoir aux villages du Port et de l'Epois coupe à la sortie de la ville, un banc d'huîtres, analogue à ceux de Saint-Michel-en-l'Herm, quoique beaucoup moins considérable. Sa longueur est de 1.500 mètres environ ; disposé en plusieurs flons, il peut avoir une largeur variant de 50 mètres au niveau de son origine, près des terres du Château, à 25 ou 30 mètres dans ses autres parties. On peut voir, de part et d'autre de la route, jusqu'aux abords du village du Port, les coquilles d'huîtres stratifiées. La profondeur n'en a pas été sondée exactement : elle semble varier, suivant les points considérés, de cinquante centimètres à deux mètres. La route en occupe sensiblement le milieu, qui en est en même temps l'apex.

Le banc d'huîtres fossile de Beauvoir a été signalé depuis fort longtemps ; sans doute en existe-t-il d'autres sur le littoral, car les travaux de construction de la ligne des Tramways vendéens ont amené, en 1920, la mise à jour, à Bourgneuf, d'une formation analogue, quoique moins importante, de 80 à 100 mètres de longueur, sur une largeur de 15 à 20 mètres et une épaisseur variant de 50 cm. à 1 m. 50.

Le mystère de l'origine de ces bancs n'est pas encore complètement élucidé. Ils ont provoqué des discussions passionnées, des controverses entre savants et des hypothèses variées qui, en définitive, se ramènent à deux : formations naturelles ou formations artificielles ?

A vrai dire, la première hypothèse n'a que peu de faveur : ce seraient là des dépôts naturels, comme il en existe encore dans le fond de la Baie, dépôts que l'alluvion aurait rattachés au continent et dont le mode de constitution reste d'ailleurs obscur : soulèvement du sol par émergence lente ? ou par les gaz provenant de la fermentation de la matière fermentescible des mollusques ?

Certains leur attribuent une origine mixte et y voient des formations naturelles remaniées par la main

de l'homme : ainsi, M. Paul Villain qui définit le banc de Beauvoir « un banc naturel, né, développé dans la mer, recouvert par des alluvions et enfin soulevé par les sous-pressions..., sur lequel on établit au Moyen Age une étroite chaussée vers l'Epoids et auquel on emprunta les matériaux d'appui des fondations du château-fort qui fut élevé dans le même temps pour défendre le village contre les invasions des Normands... » (1). Il est dommage que cette opinion, qui est peut-être exacte, soit appuyée sur des considérations qui montrent que son auteur n'a pas visité les lieux dont il parle et ne connaît pas Beauvoir : « Ce que l'on nomme aujourd'hui *la Butte* à Beauvoir, ajoute-t-il, m'apparaît comme le reste d'un banc naturel qui est né, s'est développé dans la mer... ». Sans doute, M. Villain a-t-il été induit en erreur par ces lignes du D^r Baudouin, à propos de ce même banc : « Il existe, au Nord du bourg de Beauvoir, une petite *butte* formée de coquilles d'huîtres entières... ». Mais cette « petite butte » n'a rien à voir avec la Butte de Beauvoir, motte féodale, élevée à la lisière du terrain primitif...

Il semble plutôt, d'après les recherches récentes, que ces bancs d'huîtres soient de constitution exclusivement artificielle. Mais dans quel but ? Que n'a-t-on pas dit ou écrit sur ce sujet !!!

Les uns voient là uniquement de vulgaires dépôts de déchets de nourriture, analogues aux nombreux et importants « *Kjökkenmoding* » du Danemark (Comte Bégonen) ; d'autres pensent que ces buttes auraient été édifiées intentionnellement et seraient des amas de matériaux pour constructions ou travaux divers, chemins, digues, abris de port, fortifications, etc... L'exubérante imagination du D^r Marcel Baudouin — que la chose ne pouvait laisser indifférent ! — voyait même là des édifices de caractère religieux ou cultuel élevés, à une époque incertaine, à une divinité non moins énigmatique : « C'est, écrivait-il du banc de Beauvoir, un tertre cultuel, à forme animale, comme on en trouve

(1) Paul Villain : *L'énigme de Saint-Michel-en-l'Herm*, R. du Bas-Poitou, 1913, p. 355.

aux Etats-Unis, représentant un long serpent aux ondulations multiples. Sa tête forme une bosse assez notable, se trouve près du bourg, au niveau de la route de La Barre-de-Monts, et la queue à l'Epoids. Les huîtres ont été ouvertes et tuées... » (1).

Cette interprétation a de quoi surprendre plus d'un profane ; nous n'avons point qualité pour la discuter, mais nous avouons humblement que c'est bien là une chose à laquelle nous n'aurions jamais pensé !... S'imaginer-t-on, d'ailleurs, le temps considérable qu'il eût fallu pour édifier ce monument, dont le Dr Baudouin évalue lui-même le volume à 50.000 mètres-cube environ ?... pour stratifier ces huîtres en couches régulières et... les ouvrir et les tuer une à une ?... Et quel mysticisme cela suppose chez les constructeurs !!!

Il semble bien, toutefois, d'après les constatations du Comte Bégouen, que les huîtres de Saint-Michel-en-l'Herm et de Beauvoir aient été ouvertes : les valves présentent pour la plupart des traces d'effraction (stries, éraflures...) sur le bord opposé à la charnière.

(1) Dr M. Baudouin : *La Préhistoire des Villes de Vendée — Beauvoir-sur-Mer*, in « Le Phare de la Loire », édition de Vendée, 2 déc. 1927.

Cette opinion avait fait l'objet d'une communication à la Société d'Anthropologie en février 1922. Nous croyons savoir que l'auteur attribuait aux Normands l'édification de ce serpent.

Dans une précédente étude, « *La Chaussée d'huîtres de Beauvoir-sur-Mer* » (Contribution à l'étude des constructions anhistoriques en huîtres vivantes — Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, Paris 1912), le même auteur avait conclu que le banc de Beauvoir était « une œuvre humaine..., longue chaussée réunissant le rivage de la Baie de Bourgneuf au bourg de Beauvoir, exécutée à l'aide d'huîtres vivantes recueillies dans la baie et transportées de proche en proche, grâce à la chaussée elle-même, de façon à pouvoir établir, à côté de l'ancienne et primitive fortification de cette bourgade (la motte féodale), un terre-plain résistant, capable de supporter les bâtiments d'un nouveau château qu'on voulait édifier. C'est donc une sorte de route macadamisée de façon très spéciale et très originale... ».

re (1). On rencontre d'ailleurs des coquilles isolées, ainsi que des spécimens d'autres mollusques épars sur la côte voisine.

On n'a trouvé jusqu'à présent, dans le banc de Beauvoir, aucun objet permettant de dater sa formation, sauf au Port, en 1864, des madriers de bois enfoncés parmi les huîtres et paraissant avoir appartenu à une estacade ancienne, mais n'ayant, à notre avis, rien à voir avec le banc lui-même (2). Inversement, au cours de l'exploration des buttes coquillières de Saint-Michel-en-l'Herm, diverses pièces ont été recueillies, débris de poteries, clefs, objets en fer, et surtout monnaies des XII^e et XIII^e siècles, qui semblent démontrer de façon péremptoire leur origine artificielle et en dater l'édification au Moyen Age, sans toutefois expliquer le pourquoi de leur construction (3).

Peut-on assimiler à ces buttes le banc de Beauvoir et lui assigner la même époque ? Rien ne permet de l'affirmer.

(1) Comte Begouen : Communication à l'Institut Français d'Anthropologie, 15 novembre 1913 ; Revue d'Anthropologie, 1924, p. 362 ; Revue du Bas-Poitou, 1937, pp. 85-91 (*A propos des Huîtres de Saint-Michel-en-l'Herm*), et 1938, pp. 141-142 (*Toujours les Buttes huïtrières...*).

(2) Une ardoise épaisse et percée de deux trous de cloux, trouvée posée horizontalement à 50 cm. environ au-dessous du banc d'huîtres, et que Mourain de Sourdeval pensait avoir été employée à une toiture du XV^e ou du XVI^e siècle, lui avait fait émettre l'hypothèse que le banc lui-même ne pouvait être antérieur à cette époque (*L'ancien Port de Beauvoir*, An. Soc. Emul. Vendée, 1864, p. 238). Mais on a bien pu, à l'époque indiquée, creuser et dépasser le niveau inférieur du banc pour installer les madriers...

(3) Gambier et Robuchon : *Contribution à l'étude des Buttes Huïtrières de Saint-Michel-en-l'Herm* (Revue du Bas-Poitou, 1929, pp. 278-292) ; *Encore les Buttes huïtrières* (Idem, 1936, pp. 283-294).

Météorologie

Au point de vue sanitaire, le Marais souffrit longtemps d'une fort mauvaise réputation et, dans son étude sur Beauvoir, Ch.-Ed. Gallet lui appliquait le mot de Cavoleau, parlant d'ailleurs du marais de Luçon : « Le climat du Marais dévore ses habitants » (1).

C'était sans doute exagéré... D'ailleurs, quelque malsain qu'il ait pu être naguère, il est incontestable que, depuis le début du siècle, sans doute sous l'influence de l'hygiène et des travaux d'assèchement et d'écoulement des eaux, le Marais s'assainit de plus en plus ; les fièvres si insidieuses, si fréquentes jadis, ont presque complètement disparu ; le temps n'est pas encore si éloigné où chaque maison conservait précieusement, dans le buffet, dans le placard ou sur la cheminée, un flacon de quinine, médicament que l'on administrait bien parfois, il faut le dire, à tort et à travers, et, en tout cas, avec libéralité.

Le climat est d'ailleurs très tempéré et les grands froids y sont inhabituels.

« Le voisinage de l'Océan, écrit Ch.-Ed. Gallet, et la configuration spéciale du sol influent, d'une manière sensible, sur la température. Aucun obstacle ne s'interposant entre les rayons du soleil et une terre qui les réfléchit avec force, il y fait, en été, une chaleur extrême dans le milieu du jour. Aussi, la maturité des grains y est-elle plus hâtive que dans le Bocage, où ils sont abrités par les arbres. Comme dans toutes les contrées voisines de la mer, les soirées et les matinées sont le plus souvent très fraîches.

« Voici, à quelques exceptions près, l'ordre général des saisons. Le printemps, doux et hâtif, favorise une végétation précoce. L'été, très sec, mûrit vite les moissons, qui disparaissent dès la fin de juin. En juillet et août, un soleil ardent pompe l'eau des fossés et dessèche toutes les plantes ; le sol brûlé se couvre alors d'une poussière aride. L'équinoxe d'automne ramène les vents violents, les tempêtes fécondes en naufrages et

(1) Cavoleau : *Statistique du département de la Vendée*, éd. de 1844, p. 355.

dès pluies abondantes. L'hiver est brumeux et humide ; les gelées, généralement de peu de durée, sont fréquemment interrompues par des dégels subits. La grêle est un météore presque inconnu des Beauvoirins (1)... La neige tombe rarement, et jamais en abondance. Lorsqu'on en voit quelques rares flocons voltiger dans le ciel gris et fondre en touchant la terre humide, on peut dire que le reste de la France et de l'Europe est caché sous un épais linceul... Les orages ne sont jamais très violents dans nos pays plats, sur lesquels ils passent rapidement, n'étant arrêtés par d'autres points culminants que les clochers ». Ceux-ci cependant ne sont pas sans être parfois touchés par la foudre et le clocher de Beauvoir en a été victime plusieurs fois. Ch.-Ed. Gallet rappelle que sa toiture « ayant été brûlée par le feu du ciel, a été remplacée par la lourde pyramide qui existe aujourd'hui... ». A quelle époque ? L'auteur ne le précise point. « Plus tard, le 11 février 1783, à neuf heures du matin, le tonnerre tomba de nouveau sur le clocher, coupa la girouette, enleva du plomb et des ardoises, entra dans la sacristie et, de là, dans l'église, en faisant un trou à la muraille ; un autel fut renversé, ainsi que plusieurs personnes, qui n'eurent d'autre mal que la peur. Dans la sacristie, on trouva deux burettes fondues dans un cabinet fermé à clef, sans que ce cabinet présentât aucune marque de trou ni de fente... » (2).

Un orage particulièrement violent s'abattit encore sur Beauvoir le 16 juin 1839, causant d'importants dégâts ; plusieurs rues de la ville furent inondées et la route de Bouin coupée sur une certaine longueur au niveau « de la douve de la Roulière » ; la rue Pois-Pain et la rue de la Chapelle furent transformées en de véritables ruisseaux et les eaux envahirent les maisons voisines : « les meubles nageaient dans les chambres, un enfant qui était dans son berceau sur un coffre a été renversé

(1) Ce qualificatif, somme toute régulier, est assez peu usité. Peut-être, d'après le nom primitif, pourrait-on dire, plus élégamment, *Belverins* ?

(2) Ch.-Ed. Gallet : *La Ville et la Commune de Beauvoir-sur-Mer*, Nantes, Forest et Grimaud, 1868, pp. 41 et 142. *Annonces et Affiches du Poitou*, 27 février 1783.

dans l'eau lorsque le coffre a été à flot ; presque dans toutes les maisons, l'eau est montée jusqu'aux lits » (ces grands lits à quenouille de jadis !). « Dans la rue de la Chapelle, la maison du nommé Gautier est tombée ; celles de Grélier et de Bréchet ne se soulient qu'au moyen d'étais... » (1).

Le Marais est le pays du vent : en aucun pays, semble-t-il, il n'a cette impétuosité qui le fait siffler sous les portes ou gronder dans les cheminées. Il n'a, ou plutôt il n'avait... car, peut-être a-t-il, depuis quelques années, perdu de sa violence. Est-ce pour cela que les nombreux moulins à vent qui mettaient dans le ciel de Vendée une note si pittoresque ont disparu les uns après les autres ? Des cent-cinquante à deux cents moulins qui tournaient dans le Marais au XVIII^e siècle et encore au début du siècle dernier, combien en restait-il ? Disons en passant que ceux qui subsistent ont connu pendant la dernière guerre une belle activité... Evidemment, ils ont été supplantés par les modernes minoteries d'un rendement sinon plus économique, du moins plus régulier. Néanmoins, s'il est bien établi que des moteurs ont presque partout remplacé les jeux d'Eole, il est non moins patent que celui-ci a incontestablement mis une sourdine à son activité, dans le Marais tout au moins. Naturellement, il souffle encore en tempête les jours de grandes marées où il jette les vagues frémissantes de l'Océan à l'assaut des digues voisines. Mais les fariniers n'aiment guère ce grand jeu, ils lui préfèrent cette brise qui, jadis, de façon régulière, enflait les voiles des antiques vergues de bois... J'ai entendu naguère, il n'y a pas si longtemps, un mien feu oncle, meunier de son état comme le furent ses ancêtres et dont le fils continue encore, dans le même moulin, la tradition familiale, se plaindre amèrement, en un vocabulaire aussi sonore qu'imagé, de la disparition du vent. Il y avait beau temps, disait-il, qu'il avait perdu l'habitude de sa jeunesse de passer des nuits et des nuits dans son moulin à en surveiller le tic-tac régulier ; il attribuait le fait à la présence du réseau de fils électriques qui, depuis plus d'un quart de siècle,

(1) Arch. Mairie. Correspondance du Maire, 17 juin 1839.

recouvre le Marais : l'explication vaut-elle ? A plus compétent que nous de résoudre la question, mais le fait est là...

« Les vents, note encore Ch.-Ed. Gallet (1), sont très variables et soufflent rarement du même point pendant plusieurs jours de suite. On les voit souvent, à l'époque des équinoxes, faire dans une seule journée le tour du compas. Ils sont plus stables en été. Les vents dominants sont ceux de l'Ouest et du Sud pendant l'hiver. et en été ceux de l'Est et du Nord. Aussi, les étés sont-ils généralement secs et les hivers très humides... ».

Il y eut cependant, dans le passé, des hivers particulièrement rigoureux, tels ceux de 1709 et de 1788-1789, dont parlaient encore les Anciens, plus attentifs que nous, peut-être, qui sommes distraits par tant d'autres choses, aux phénomènes de la nature. De l'hiver qui précéda la Révolution, le curé de Beauvoir, André Gergaud, a laissé, dans ses archives paroissiales, un récit intéressant :

« Dans cette année 1789, est fini du 14 janvier l'hiver le plus rigoureux qu'on ait peut-être jamais vu dans le pays. Le baromètre descendit ici deux degrés et demi plus bas qu'en 1709. Il commença vers la mi-novembre 1788 et finit au 14 janvier suivant. Un vent de nord violent sous un ciel toujours couvert rendoit le froid insupportable et continua de se faire sentir sans cesse pendant deux mois. Par deux reprises il tomba un verglas fort épais qui couvrit la terre près de quatre semaines et empescha toute circulation de denrées, tout commerce, et suspendit tout genre de travail. Il tomba des neiges en quantité et, ce qui ne s'étoit jamais vu sur les bords maritimes, la neige s'éleva jusqu'à dix pouces ; plusieurs personnes périrent de froid. La plupart des oiseaux périrent aussi à l'exception des pinsons, et dans cette dernière année, nous n'avons vu ni merles ni grives. Tous les poissons de fossés périrent jusqu'aux anguilles ; toutes les huîtres furent gelées et un superbe banc nouvellement découvert fut entièrement détruit par la gelée. Toute la Baye que nous sépare de Noirmoutier n'étoit que glaces. Des tas énormes amoncelés formoient des rochers de glace dans le Goye à mer basse.

(1) Ch.-Ed. Gallet, *loc. cit.*, p. 43.

« Les bleds furent gélés en partie, mais il ne périrent pas tous à cause de la grande sécheresse qui avoit précédé l'hyver. Les grains derniers semés restèrent en terre aussi sains que dans le grenier et germèrent à la fin de janvier. Tous ceux qui repiquèrent même en froment eurent une excellente récolle, le repiquage réussit jusqu'au commencement d'avril.

« Quoique le pays recueillit une excellente récolle en toutes sortes de bleds. le froment s'est toujours vendu 16 l. le boisseau, le Royaume fut fort maltraité à la suite de cet hyver, la misère a esté extrême, on en prévint les horreurs en faisant venir des bleds étrangers » (1).

Ch.-Ed Gallet rapporte que l'hiver 1867-1868 fut également « une saison exceptionnellement rigoureuse. Pendant les dix derniers jours de décembre et les dix premiers jours de janvier, le thermomètre oscilla entre quatre et sept degrés au-dessous de zéro. Les étiers étaient gelés à une grande profondeur, et les navires restèrent bloqués par les glaces, comme dans les contrées hyperboréennes. Il tomba assez de neige pour donner une faible idée de l'un des plus poétiques météores de la nature. L'eau, le pain, le lait gelaient dans les appartements où il y avait du feu ; au dehors, les pauvres oiseaux tombaient par milliers sous le bâton des enfants qui les poursuivaient. Plusieurs personnes furent trouvées mortes de froid dans leurs chaumières » (2).

Parmi les événements météorologiques extraordinaires dont peuvent avoir souvenance les gens de notre génération, rappelons la neige — hors saison — du 25 avril 1908, le rigoureux hiver de 1917, où le verglas

(1) Cette « Notte », datée du 15 janvier 1790, a été publiée pour la première fois par CH. MOURAIN DE SOURDEVAL dans la « *Revue des Provinces de l'Ouest* », 1858, p. 31 ; et reproduite aussi depuis lors, mais avec des inexactitudes et quelques omissions, par *La Vendée historique*, n° 178, et l'abbé BARAUD : *LE CLERGÉ VENDÉEN VICTIME DE LA RÉVOLUTION*, t. II, pp. 267-268.

(2) Ch.-Ed. Gallet, *loc. cit.*, p. 42.

empêcha pendant plusieurs jours toute circulation dans les bourgs du Marais ; les gelées de 1937 ; l'abondante chute de neige du 28 février 1946, qui produisit des amoncellements considérables comme jamais, de mémoire d'homme, notre région n'en avait connus : épaisseur moyenne de 40 cm. sur les grand'routes avec, en certains points, dans les virages surtout, des hauteurs atteignant jusqu'à 1 m. 20 (route de l'Epois). La circulation fut complètement interrompue pendant deux ou trois jours. A noter que, contrairement à l'habitude, la neige commença à tomber dans le Marais dès l'aube, alors qu'elle ne fit son apparition à Paris et dans l'Est que dans l'après-midi et le lendemain, et que certaines régions voisines, par exemple le Marais de Luçon, furent totalement épargnées.



La proximité de la mer et la vulnérabilité de nos côtes les ont exposées de tout temps à l'action offensive de l'Océan ; au cours des siècles, elles furent submergées par des *vîmaîres* plus ou moins violents. Bien que le colmatage ait progressivement éloigné la mer des abords immédiats de la ville, l'histoire a conservé le souvenir de retours offensifs et imprévus des flots et d'inondations plus ou moins graves. Il n'est pas jusqu'au nom même de *Malchaussée* qui ne témoigne de l'insécurité de ces parages au Moyen Age.

Depuis son assèchement, la Crosnière a été plusieurs fois submergée, notamment en février 1811 et à l'hiver 1820.

Par ailleurs, chez nous, tout le monde se souvient des derniers raz-de-marée de 1937 et de 1940.

Celui-ci fut particulièrement terrible. Rien ne laissait prévoir pareil cataclysme ; l'indice de la syzygie n'était que de 85. La journée du 16 novembre 1940 fut marquée par une véritable tempête ; dans l'après-midi, le baromètre descendit brusquement de 762 mm. aux environs de 728-730 et, au moment de la haute mer, vers 16 heures, les éléments furent littéralement déchaînés ; en quelques instants, la mer monta d'un mètre ; d'énormes vagues poussées par le vent montèrent à l'assaut

des digues. Dans le fond de la Baie, dit-on, la situation aurait été aggravée par l'interférence d'une deuxième onde, réfléchiée par les falaises de Pornic et la Bernerie et renvoyée vers le littoral des Brochets et de l'Epois.

La dépression barométrique dura quatre heures environ. Les digues furent coupées en plusieurs points et, sur toute la côte comprise entre le Gois et le Collet, les vagues passèrent par dessus, les écrétant sur une plus ou moins grande hauteur et inondant une étendue de plus de 2.000 hectares, surtout sur le territoire de Bouin (polders du Collet, des Champs et de la Coupelasse, de Saint-Céran, du Dain...). A l'Epois, la plupart des bateaux de pêche furent juchés par les vagues en crête de la digue nord ; plusieurs petits canots de service furent même projetés par dessus la digue dans les polders voisins.

Au Sud du Bec, le polder de Beauvoir, derrière la Bouteille (1875-1877) fut inondé, l'eau de mer arrivant au niveau de la route du Gois à la Croix-Rouge et aux Ministres. Des brèches profondes se creusèrent le long de l'étier de la Cahouette et le polder de la Grande-Prise, à la Barre-de-Monts, déjà submergé en 1937, fut de nouveau complètement recouvert d'eau.

Ces polders de la Barre et de Beauvoir n'ont pas encore été récupérés, mais, sur la côte bouinaise, de grands travaux d'endiguement sont actuellement en cours.



Plus rares sont, dans nos régions, les tremblements de terre ; de temps à autre, les sismographes enregistrent de petites secousses, mais sans importance et parfois même à peine ressenties par les habitants. Le seul séisme dont l'histoire ait gardé le souvenir est celui des premiers mois de l'année 1799, qui se manifesta à plusieurs reprises du 25 janvier (6 pluviôse an VII) au 21 mars (1^{er} germinal). Les secousses, assez violentes, se produisirent surtout dans le Marais, mais furent ressenties aussi à la Garnache, à Palluau et jusque vers Tiffauges. Les communes les plus éprouvées furent Bouin, Machecoul et Barbâtre. A Bouin, la flèche du clocher fut ébranlée et fissurée et, dans la campagne,

une soixantaine de maisons durent être évacuées, effondrées ou très endommagées. A Beauvoir même, les dégâts furent relativement minimes : quelques masures s'écroulèrent et aussi des pans de murs, en particulier le mur d'enceinte de la Butte (1).



Les Anciens avaient, quant aux prévisions du temps, de multiples *remarques*, quelques-unes passées en proverbes ou dictons, qu'ils ne manquaient jamais, à l'occasion, d'énoncer sentencieusement. Bien qu'on s'y attache moins de nos jours, peut-être, on les redit encore volontiers, ainsi :

Noël aux buissons,
Pâques aux tisons.

S'il tonne en janvier,
Préparez vos celliers.

Chandeleur claire
L'hiver est en l'air,
Chandeleur trouble
L'hiver redouble.

Saint Mathias brise la glace ;
S'il n'y en a, crains qu'il en fasse.

Brume en mars,
Gelée en mai.

Pâques mouilloux,
An fromentoux.

Entre Georget et Marquet,
Un jour d'hiver se met (1)...

Une tradition, très maraîchine, veut que la position des vents le dimanche des Rameaux, pendant la

(1) Arch. Vendée, L 199 et 202. Cf. *Bouin de 1750 à nos jours*, Archives du Diocèse de Luçon, *Mélanges*, II, p. 322.

(1) *Variante* : Georget', Trompet' et Marquet' (23, 24, 25 avril)
Un jour d'hiver s'y met'.

Paroisse : La première mention faite de l'église de Chaillé-sous-les-Ormeaux est de 1100 dans le cartulaire de l'abbaye Sainte-Croix de Talmont à propos de sa donation par Engibaud Burzan aux moines de cet abbaye. En 1568, elle est incendiée par les protestants. Prieuré-cure (1) relevant de Nieul-sur-l'Autize et dépendant du doyenné de Talmont jusqu'à la Révolution ; dédiée au vocable de Saint-Sauveur ; elle est incendiée par les colonnes infernales en 1794. L'édifice actuel néo-gothique date de 1862. Fête patronale : La Transfiguration de N.-S. (6 août).

Au début de la Révolution, le curé-prieur de Chaillé, *David*, d'abord hostile aux idées nouvelles, proteste contre l'aliénation des biens du clergé, mais, en 1792, il prête le serment constitutionnel et se retire à Sainte-Hermine. Le 17 mars 1793, le tocsin sonne au bourg et aux environs, et les gens de Chaillé, unis à ceux des alentours repoussent les patriotes de Mareuil. Le 28 avril, le chef divisionnaire Saint-Pal, dont le lieutenant Jeannet était de Chaillé, s'empare de cette même ville. Avril 1794, Chaillé est mis « à feu et à sang » par une colonne incendiaire commandée par Goy de la Martinière, et après avoir résisté en vain : le bourg est pris, l'église livrée aux flammes, les moulins détruits. Parmi les chefs principaux : les frères Espinasseau, de la Merlerie.

Antoine Cardo, au vill. de la Touchette, originaire de Nevers, † en 1790 ; son fils, Antoine-Honoré Cardo, en 1785-1790 ; Henri-Joseph Couturier, au vill. de la Croix, y † en 1848.

(1) Prieurs-curés de Chaillé-sous-les-Ormeaux :

Jean-Aymeret (1472) ; Arthur Derneau (1477) ; Augereau (1646) ; Rousseau (1686) ; Jean-Baptiste Philippe de Cloville (1736 † 1756) ; Jean-François Dorineau (1756 † 1762) ; Parenteau (1763-1778) ; Jean-Mathieu David (1778-1791) ; Robin (1805) ; L. Bouvier (1807) ; Choblet (1827) ; Joseph Ecomar (1847) ; Joseph Roberteau (1860) ; Joseph Piveteau (1875) ; Emile Sellier (1893) ; Léon Mesnard (1908) ; Henri Bodin (1919) ; Armand Daviaud (1921) ; Henri Borleteau (1943) ; Théophile Violeau (1953).

Au mois de mai 1832, la duchesse de Berry passe à Chaillé, se réfugie au moulin du Furet et provoque une prise d'armes qui échoue dans les landes de Champ-Saint-Père et sur les rives du Lay.

Maires — Victor-Léon Allaire, 1790 ; Pierre-Louis-René Couturier, notaire, An IV-1808 ; Jean Jutard, marchand, 1808 ; Pierre Guyet, 1812 ; Joseph Jeannet, 1815 ; Charles de Morisson de la Naullière, 1815 ; Pierre Guyet, 1821 ; Charles de Morisson de la N., 1828 ; Jean Rousseau, ancien maréchal de logis de gendarmerie, 1829 ; Pierre Jouannin, charpentier, 1844 ; Pierre Guyet, 1852 ; Jean-Baptiste Roblin, médecin, 1857 ; Honoré Arrivé, 1864 ; Aristide Guilbaud, 1878 ; Alfred de Buor, 1884 ; Ferdinand Coutand, 1892 ; Louis Craispeau, 1896 ; Louis Billet, 1904 ; Léon Boileau, 1922 ; Louis Simonneau, 1941 ; Constant Marie, 1945 ; Louis Boileau, 1948.

Célébrités et anciennes familles : BUOR, seigneurs de la Jousnelinière et de la Villeneuve (xvi^e-xx^e s.) ; ESPINASSEAU, seigneurs de la Jolivetière et de la Merlerie (xvii^e-xix^e s.) ; COUSTURIER, sieurs de la Garatière, à la Croix et à la Touchette (xviii^e-xx^e s.) ; ALLAIRE de la Mesguière, à la Lardièrre (xviii-xix^e s.) ; etc...

Edmond-Frédéric-Marie BOCQUIER, né le 29 août 1881 à Chaillé-sous-les-Ormeaux † à Saint-Gilles-sur-Vie le 22 février 1948, ancien directeur d'Ecole Normale, savant, poète, collectionneur, président de la Société d'émulation, auteur d'une importante monographie de Chaillé-sous-les-Ormeaux et d'un dictionnaire topographique de la Vendée (mns).

BIBLIOGRAPHIE. — E. Bocquier, *Notice géographique et historique à l'usage des enfants sur la commune de Chaillé-les-Ormeaux*, La Roche-sur-Yon, 1901 ; id., *Monographie de Chaillé-sous-les-Ormeaux*, La Roche-sur-Yon, Impr. Mahaud, 1901, 239 p. ; id., *Excursion botanique du 5 juin 1902 à Chaillé-sous-les-Ormeaux (Vendée)* (Extr. du Bull. de la Sté botanique des Deux-Sèvres, 1902) ; Abbé Aillery, *Chroniques paroissiales*, t. I, pp. 48-49 ; H. Bour-

geois, *Le canton de la Roche-sur-Yon*, IV, *Chaillé-sous-les-Ormeaux* (Vendée historique, 1902, pp. 497-505) ; Dr Baudouin, *Les menhirs de la Lardière (alignements)* (An. Soc. Emul. Vendée, 1926) ; Y. du Guerny, *Les anciens registres paroissiaux de la Vendée, Chaillé-sous-les-Ormeaux*, La Roche-sur-Yon, 1957, Impr. Potier, 10 p. (Extr. de l'Ann. de la Soc. d'Emul. de la Vendée 1956).

Chaillot (le). — Cne de Nesmy, vill. — Fief relevant des justices de la Chaize-le-Vicomte et de Talmont. En 1722, Alexandre Gazeau, sgr de la Basse-Bransdanière, et Pierre Devasle, s^r du Chaillot, se trouvent co-propriétaires pour une partie de ce fief relevant de Talmont. Le 10 février 1787, Pierre-Victor Grudé, bourgeois audit lieu, cède tous ses biens du vill. du Chaillot à Joseph-Claude-Léon de Saignard de Saint-Pal (Arch. de la Vendée, B 734), qui les revend lui-même aux sieurs Chiffolleau, père et fils d'Aubigny, suivant acte du 29 pluviôse an X, Bisson, n^o, pour la somme de 6.000 fr. (*id.*, Q).

CHAIZE-LE-VICOMTE (LA). — Cne du canton de la Roche-sur-Yon. Le bourg se situe sur la route G. C., 149 bis, à 11 km 500 du chef-lieu.

Le nom : *Casa vicecomitis*, la maison du vicomte ; *Castrum case* ; *Chesa villa* (1093) ; *de Casa vice-comitis*, *Cheza vice-comitis* (Cart. du Bas-Poitou) ; *Chezay-le-Vicomte* (1305) ; la *Chèze-le-Vicomte* (1390, 1424, Arch. nat.) ; la Chaize-le-Vicomte (1474, *id.*) ; *de cathedra vice comitis* (1606, Synode) ; *ecclesiasti Nicholaï de la Chèze* (XVIII^e s.).

Superficie, situation. — Importante en étendue : 4.370 hectares, dont 4224 imposables (1957) ; cette commune confine à l'Ouest, le Bourg-sous-la-Roche ; au Nord, Saint-Martin-des-Noyers et la Ferrière ; à l'Est, Fougeré, Thorigny ; et au Sud, la Limouzinière et Saint-Florent-des-Bois.

Son sous-sol, du Nord à l'Est, et au Sud-est, est constitué par une grande lentille de granulite à grains fins qui émerge au milieu des schistes primitifs, caractéristiques dans cette partie du bo-

cage vendéen. On y trouve plusieurs gisements de kaolin, qui furent exploités naguère. La forêt s'étend, pour sa partie principale, à l'est du bourg (forêts de la Chaize et des Essarts) et à l'ouest (bois de Château-Fromage).

Altitude moyenne : 90 mètres.

Rivières : La *Riallée*, qui prend sa source près de la Guyonnière ; le *Boireau*, ou rivière de la Chaize, qui part de la forêt, près de la Grange-Hardie, traverse le bourg et coule vers le Marillet ; l'*Oriou*, qui coule également de la forêt, vers le Marillet, en passant au village d'Oriou.

Noms de quartiers, maisons ou tènements habités au bourg : le Gué-Lignageau, le Buignon, la Blinière ou Belinière, la Maisonneuve, la Pierre-Platte, la Garenne, la Coudraye, la Bretonnière (1), le Moulin-Rouge (autrefois la Tauperie), la Braudière (2), la Gobinière, Bel-Air, la Lande, le Petil-Logis, Ricordeau, métairie de la Borgeirie, Virecourt, le Chenil, la Fiage, le Terrier de l'Ayrault... etc (3).

Population. — Vers la fin du XVII^e s., on comptait 326 feux à la Chaize, répartis ainsi : 162 pour la paroisse Saint-Jean et 164 pour celle de Saint-Nicolas. En 1769-70, 800 habitants ; 2022 en 1836 ; 2616 en 1900 ; 1914 en 1936 ; 1780 en 1946 et 1764 en 1954.

(1) Le 16 mai 1780, dame Marie-Modeste Boisseau, épouse de Clément-Louis Sapin, chirurgien à Beaufou, cède à Pierre-Joseph Birotheau, s^r de Laymonière, avocat et sénéchal de la Chaize-le-Vicomte, la maison de la Bretonnière et plusieurs tènements et jardin, le tout assis au bourg de la paroisse Saint-Jean de la Chaize, pour la somme de 1532 l., 10 s. ; acte passé au bourg du Poiré-sur-Vie (Goupilleau et Gibotteau, n^{res}).

(2) Déclaration faite le 28 février 1749 au « Fief du château de la Chaize » par d^{lle} Marie-Magdeleine Riboulleau, fille et héritière de Jacques Riboulleau, md, et Marie Riguet, ses pères et mère, pour sa maison de la Braudière et plusieurs tènements, au bourg de la Chaize. Métairie de la Braudière (xx^e s.), aux familles Gennet et Aujard.

(3) Communication de Mme Roger Minaud, née Lhermitte, de la Chaize-le-Vicomte (13 décembre 1958).

Le bourg : 1063 h. en 1901 ; 851 en 1936 ; 766 en 1946 et 821 en 1954.

En 1946 : 521 ménages, 541 immeubles, dont 142 exploitations agricoles.

Au XVIII^e s., et surtout à l'époque du Premier Empire, la Chaize-le-Vicomte tient sa prospérité de ses tanneries et métiers à tisser, qui disparaissent peu à peu après 1870. En 1836, on dénombre 6 tanneurs (les frères Robin, Arrivé, etc.), plusieurs anciens tanneurs (Louis Rezeau, Caud, Micheau) ; 36 tisserands (1).

Petit centre commercial : 15 foires annuelles en 1815 et marchés hebdomadaires (2) ; 3 maquignons au bourg en 1836 ; une quinzaine de commerçants ; sept cabaretiers et hôteliers.

Le kaolin semble avoir été utilisé. Cavoleau rapporte « qu'après l'avoir manipulé, il a fait modeler par le citoyen Drouard, sculpteur habile, professeur à l'Ecole Centrale, des vases et des bustes qui approchent, pour leur finesse et la blancheur de la pâte, des biscuits de la manufacture de Sèvres. L'expérience et l'analyse ont montré que cette terre serait propre, non seulement à la fabrication de la plus belle faïence, mais à celle des creusets pour les opérations métallurgiques » (*Statistiques de la Vendée*, p. 651). En 1836, deux potiers habitent le bourg.

(1) Les rôles de la capitation de l'Intendance de Poitiers ayant malheureusement disparu pendant la Révolution, il paraît difficile de se faire une opinion exacte de l'activité sociale de la Chaize-le-Vicomte au XVIII^e s.

(2) Dans un rapport au préfet, le 8 mars 1823, Péchard, maire de la Chaize-le-Vicomte, précise qu'avant la Révolution, le marquis de la Chaize avait droit à la quarantième partie, en droit de minage et hallages sur tout ce qui se vendait sous les halles et sur la place publique. Le marché commençait le samedi matin et finissait vers midi ; il était approvisionné de toutes espèces de denrées en pain, viandes, poissons, beurre, œufs, gibier. Les halles étaient environ moitié pleines de toutes espèces de marchandises, sabots, et outils pour maréchaux. Il y avait 5 foires, le samedi après le 9 mai, le 1^{er} samedi de juillet, le 29 août, à la saint Martin et à la saint Nicolas.

Plusieurs ardoisières sont partiellement exploitées au ^{xix}^e s. et utilisées pour couvrir les maisons de la Roche-sur-Yon.

Histoire. — L'origine de la Chaize-le-Vicomte remonte au ^x^e siècle. C'était alors un simple pied-à-terre construit depuis peu et servant de demeure au V^{te} de Thouars lorsqu'il venait à la chasse. Aimeri, V^{te} de Thouars, remplace cette *Casa* par un *Castrum* lorsqu'il eut reconnu l'importance féodale de sa position. Le château est bâti sous la direction de l'architecte Ingelbert. Aimeri est tué vers 1093, par deux chevaliers, et son corps inhumé en l'église de Saint-Nicolas de la Chaize-le-Vicomte. Il laissait deux fils qui lui succédèrent : Herbert et Geoffroy.

Hérbert, V^{te} de Thouars, fait don en 1095 de différentes terres qu'il tient au Bois-au-Bouin en faveur de l'église Saint-Nicolas. Le 7 décembre 1099, il fait faire, en présence de Pierre, évêque de Poitiers, et d'un grand nombre de personnes, la dédicace de cette église, dont son père était fondateur, et qu'il dote encore richement. Il se croise, tombe malade près de Jaffa et meurt en juin 1104 dans les bras de son frère et successeur, lui recommandant en outre l'église Saint-Nicolas, faisant un nouveau don à son profit.

Geoffroy III, V^{te} de Thouars, revient de Croisade après la mort de son frère pour retrouver son château de Thouars incendié, événement qui l'oblige à se réfugier à la Chaize, où il fixe sa résidence et s'occupe, comme ses prédécesseurs, à combler les moines de Saint-Nicolas. En 1120, effrayé par l'énormité de ses crimes, il leur donne six métairies, terres, prés et dîmes appartenant au château de la Chaize.

Les vicomtes de Thouars demeurent en possession de la seigneurie de la Chaize jusqu'au ^{xv}^e s. Elle est, ainsi que Talmont et Curzon, la propriété de Marguerite de Thouars, troisième, et la plus jeune des filles de Louis, V^{te} de Thouars, et de Jeanne de Dreux. Ces terres forment la part qui lui est échue dans la suc-

cession de son père, par suite d'une transaction conclue le 7 juillet 1371 entre elle et son premier mari Thomas, s^r de Chemillé et de Mortagne-sur-Sèvre ; cette Marguerite épouse en secondes nocces, vers 1375, Guy V Turpin, V^{te} de Crissé. Elle est en procès, avec son second mari, contre Perceval de Cologne le 4 juillet 1388, et après la mort du s^r de Crissé, contre Lancelot Turpin, fils de celui-ci et de sa première femme, Marie de Rochefort, qui lui réclame le château de la Chaize-le-Vicomte et 300 livres à asseoir au plus près dudit lieu. Cette même Marguerite fait, le 6 février 1404, une fondation dans l'église du monastère de Saint-Michel-en-l'Herm ; elle ne laissa pas d'enfants, et la terre de la Chaize-le-Vicomte échoit après son décès à Pierre d'Amboise, V^{te} de Thouars, son neveu. Celui-ci était le fils aîné d'Engelger II d'Amboise † en 1373, et de sa seconde femme Isabelle de Thouars. Il mourut en 1422 sans hoirs. Sa veuve, Isabelle de Goyon, dut soutenir un procès contre le neveu et successeur de son mari Louis d'Amboise, V^{te} de Thouars, au sujet de son douaire qu'elle prétendait lui avoir été assigné sur les châteaux, terres et châtelainies de Talmont, la Chaize-le-Vicomte, Olonne, Curzon, Brandois.

Louis d'Amboise, V^{te} de Thouars, et son capitaine de la Chaize-le-Vicomte, Jean Buor, sgr de la Gerbaudière, ayant fait démolir les fortifications du prieuré du lieu de la Chaize-le-Vicomte, furent l'objet d'une plainte en attentat et abus d'autorité de la part du prieur Zacharie Geffroy en 1427.

Ce même seigneur vend la Chaize, le 18 juin 1430, à Jean Sauvestre, chev^r, s^r de la Roche ; mais une procédure de retrait ayant été engagée, la vente fut anulée en 1449 ; le 26 juin 1442, il s'engage avec Henri de Villeblanche, gentilhomme de la venerie du Roi, pour lui vendre la Chaize ; puis, la cède, finalement, *sous garantie* à Joachim Rouault, sgr de Boismenart. Mais, ce dernier ayant été troublé dans sa possession par

Guy de Maufulcon, chevalier, en 1459, le Vte de Thouars lui donne à la place la terre et châtellenie de Gamache.

Marguerite d'Amboise fille du Vte et sœur puînée de Françoise, duchesse de Bretagne, épouse, le 20 août 1446, Louis I^{er} sire de la Trémouille, et lui apporte entre autres la seigneurie de la Chaize-le-Vicomte. Leur descendante, Charlotte-Catherine de la Trémouille, mariée en 1586 avec Henri de Bourbon, prince de Condé, vend, suivant contrat du 2 mars 1599, la terre de la Chaize-le-Vicomte, à Jean de Baffour, gentilhomme de la chambre du Roi. Celui-ci l'échange, le 6 mai 1603, avec Daniel de Saligné, chevalier, sgr de la Lardièrre et de Badiolle (v. ces mots), contre plusieurs rentes, et la seigneurie de Saint-Sornin, le tout estimé 32.029 l., 10 s.

Daniel de Saligné, gentilhomme de la chambre du Roi, avait d'abord épousé, suivant contrat du 3 mars 1590, Jacqueline Gourdeau, veuve de René Tirant, sgr de la Rochette et de Saint-Vincent-sur-Jard, et fille de René Gourdeau, sgr d'Aizenay. Veuf, il se remarie avec Catherine d'Aunis, elle-même veuve de Jean-Baptiste du Vergier, sgr de Buchignon, dont il n'eut pas d'enfants.

Paul-Pyrrhus de Saligné, baron de la Chaize-le-Vicomte, fils aîné de Daniel, est député par la noblesse du Poitou aux Etats-Généraux de 1614, et de 1651. Son frère puîné, Jacques de Saligné, sgr de Saint-Florent, ayant été tué aux Pays-Bas, en 1635, pour le service du Roi, il prend sa place et part en campagne (1). Paul-Pyrrhus de Saligné

(1) Le 30 avril 1636, Pyrrhus de Saligné reçut commission de Gaston d'Orléans, fils de France, en reconnaissance des bons services exercés par le « deffunct s^r de St-Flaurant » tant en la charge de gentilhomme de sa chambre qu'en celle de gouverneur de la Roche-sur-Yon, pour exercer cette dernière charge au lieu et place de Daniel de Surineau, son neveu, vu son âge de 8 ou 9 ans (Arch. de la Gaudinière). Dans un acte du 17 février 1631, passé au château de la Roche-sur-Yon, Jacques de Saligné, s^r de Saint-Florent, prenait qualité de « gentilhomme ordinaire de la chambre de Monsieur, frère du Roi, gouverneur de Beaugenay, la Roche-sur-Yon, et aide de camp des armées de Sa Majesté ».

avait d'abord épousé, suivant contrat du 9 décembre 1614, Lucrèce Arnoul, fille d'André, sgr de Saint-Simon, près de Niort, et des Milles-Escus, près de la Rochelle; elle mourut le 7 décembre 1630 et fut inhumée en son château de la Chaize. Son mari se remaria alors, suivant contrat du 30 novembre 1634, avec Louise Aymon, fille de René Aymon, sgr de la Petitière, près d'Aizenay, et de Catherine des Forges. Protestant, il se convertit au catholicisme et fonde, en cette mémoire, une messe qui devait se dire en l'église de la Roche-sur-Yon le jour de la Conversion de saint Paul (25 janvier) (1). Il testait le 9 mars 1659 et ne laissait d'enfants que de son second mariage.

Julien de Saligné, baron, puis marquis de la Chaize-le-Vicomte, seul fils de Paul-Pyrrhus, sert dans les armées du Roi dès sa jeunesse, commande un escadron de cavalerie composé de nobles du Poitou, puis devient lieutenant du Roi en cette province, et obtient l'érection de sa baronnie de la Chaize-le-Vicomte en marquisat, par lettres patentes de mars 1696, enregistrées le 11 mai suivant (2). Il avait d'abord épousé Simone de Charette; puis, suivant contrat du 25 juillet 1664, Perrine de la Forest-d'Armaillé, fille d'un conseiller au parlement de Bretagne. Il eut de sa première femme un fils : René-Charles-François

(1) C'est sans doute à la suite de cette conversion que Jacques Ranconnet, ministre de Mareuil, publie un ouvrage intitulé « *le dialogue entre le sieur baron de la Chèze et M^e Audebert, jésuite* », pour lequel il est poursuivi et condamné aux Grands-jours du Poitou le 28 novembre 1637, et son ouvrage supprimé « comme aussy faict deffenses aud. Ranconnet et tous autres ministres disre cy-apprès, dans leurs escriptz d'aucunes parolles insolentes et injurieuses ny d'aucunes invectives contre l'honneur de l'Esglise apostolique et romaine » (Imbert, *Les Grands-Jours du Poitou, registres criminels*, p. 281-282).

(2) Julien de Saligné est le seul gentilhomme du Bas-Poitou qu'ait signalé le P. Jacob, comme amateur de livres et ayant une bibliothèque assez notable dans son château de la Chaize (*Etat du Poitou*, p. xxi).

de Saligné, marquis de la Chaize-le-Vicomte, † sans laisser de postérité ; et de la seconde, deux filles, Marie-Charlotte, mariée à Jean-Baptiste Charron, marquis de Conflans, et Marie-Perrine, mariée suivant contrat du 15 avril 1704 avec César-Léon Boscal de Réals, comte de Mornac, qui hérita du marquisat de la Chaize.

Michel-César Boscal de Réals, marquis de la Chaize-le-Vicomte, fils aîné de Marie-Perrine de Saligné, servit le Roi comme mousquetaire de sa garde, et fut inhumé, le 18 janvier 1757, en l'église Saint-Jean dudit lieu. Son fils aîné, Pierre, marquis de la Chaize-le-Vicomte, capitaine au régiment de Piémont-infanterie, chevalier de Saint-Louis, assiste par procureur à l'assemblée de la Noblesse du Poitou en 1789, émigre, et se trouve, en 1793, au nombre des défenseurs de Maëstricht. Le Château de la Chaize-le-Vicomte et ses dépendances sont alors vendues nationalement le 16 pluviôse an VI au s^r Dubois.

Le 24 décembre 1818 (Guitton, n^{re}), Louis Martin, p^{re} à la Limouzinière, cède au s^r François Gauvreau : 1^o les masures, décombres et bâtiments du château de la Chaize-le-Vicomte avec les jardins en dépendants et contigus ; 2^o le pré dudit château, pour une somme de 2.950 fr. Propriété actuelle de la famille Gauvreau (xx^e s.).

(Arch. hist. du Poitou, t. xxvi, pp. 42-43, 72, 279 n. ; t. xxix, p. 62, 292 ; t. xxvi, p. 423 ; t. xli, p. 54 ; Ann. Sté d'émul., Vendée, 1857, pp. 195-216 ; Cabinet d'Hozier, 305 Saligné ; Dossiers bleus 596 ; Beauchet-Filleau, t. I, p. 633).

*
**

La châellenie de la Chaize-le-Vicomte, puis baronnie au xvi^e s., érigée en marquisat par lettres patentes de mars 1696, après l'incorporation des châellenies de Badiolle et de Saint-Florent, comprenait : le château de la Chaize, avec ses exercices, douves, fossés, étangs, flanqués de tours, avec pont-levis, situé paroisse Saint-Jean,

Ruiné au xvi^e s., il ne conserve plus que sa ceinture avec une partie de ses tours ; le pré du château contenant environ neuf journaux de terres ; la forêt de la Chaize, s'étendant d'une part de la forêt de Landeblanche, aux terres du prieuré des Ceriziers, et d'autre aux bois du prieuré Saint-Nicolas (1) ; et le pré de Breuilières, où le seigneur possédait un moulin, ruiné en 1605.

Son ressort s'étendait sur l'ensemble des paroisses Saint-Jean et Saint-Nicolas de la Chaize, la Limouzinière, Thorigny, Saint-Florent-des-Bois et Château-Fromage ; ainsi que sur les teneurs du vill. des Ceriziers, à Fougeré, et qu'une partie du Bourg-sous-la-Roche. Le seigneur y avait droit de justice et juridiction civile et criminelle, droit de fief, terrageries, ventes et honneurs, cens, rentes et devoirs, etc...

La Chaize-le-Vicomte relevait à foi, hommage lige sans ligence, et à rachat par mutation de la vicomté, puis duché pairie de Thouars : aveux le 11 juin 1630, par Pyrrhus de Saligné ; le 26 février 1663 par Julien de Saligné ; le 7 février 1733 par dame Perrine de Saligné, veuve de César-Léon Boscal de Réals, C^{te} de Mornac ; le 21 juillet 1746 par Michel-César Boscal de Réals ; le 8 mars 1748 par Marie-Françoise Le Berthon, sa veuve ; et le 26 octobre 1782 par Pierre Boscal de Réal, C^{te} de Mornac (Arch. nat. 1 AP 1162-1168).

Sa mouvance noble comprenait : les fiefs et châtelainies de Badiolle (2) et Saint-Florent-des-

(1) La forêt de la Chaize-le-Vicomte (620 ha), s'étendant sur les communes de la Chaize et de Fougeré, à l'exception des deux coupes, nommées le *Grand-Cul du Loup*, et les *Arpents* (40 + 33 ha), est échangé par le C^{te} François-Léon Boscal de Réal de Mornac, contre le domaine de Voureilles, à Lairoux, le 28 septembre 1853 (Gauducheau, n^{re}).

(2) Badiolle avait été érigée en châtelainie sous Henri IV ; en dépendaient : la ligence de Badiolle, sise paroisse de Saint-Nicolas de la Chaize, les basses et vieilles Barbontes ; le vill. de Garçay, le tènement du Planty, près du vill. de l'Ardouinière ; les fiefs du Moulin au vill. de la Bou-

Bois ; la haute-justice de Château-Fromage ; les seigneuries de la Baritaudière ; la Batarderaie (1) ; Bois-Bellefemme (2) ; le fief Furet ; la ligence de Bois-Nerbert (3) ; la Barre de Thorigny ; le Plessis-Tesselin et la Limouzinière ; Saint-Mars ; la Ruffinière ; le fief de Brise-Barre, près du bourg de la Chaize-le-Vicomte ; Bois-Verraud (4) ; la Tournerie ; les fiefs de la Bougrière et la Fenestre ; la Vergne-Gestin ; le Fief-Fournier (paroisse de Challans) ; la Martinière de Thorigny ; la Moncorserie ; Oriou ; la Guyonnière ; le fief Chadeau ; la Ricotière et la Soulenière à Fougeré.

Capitaines du château : Maurice du Bourg en 1361-1364 ; Jean Gaymard en 1392 ; Jean Berchou, sire de Poissac en 1412 ; Jean de Meules, s^r de la Roche en 1414-1420 ; Jehan Buor, s^r de la Gerbaudière en 1426-1435 ; Roland Le Gras † avant 1442 ; Amaury de l'Hébergement en 1442 ; Léon Chabot, s^r de la Martinière en 1575.

grière, des Boucheries, de la Lande du Moulin, ou des Fontaines, de la Binière et de la Finolière (près du Chaigneau), une sergentise féalle à Saint-Florent, la Grange-Neuve au vill. de la Grelière, l'hôtel de l'Imbretière, et des dîmes au vill. de la Bougrière.

(1) Dépendaient de la Batarderaie : l'hôtel de Linaudière (à Saint-Florent), le fief de la Belle, près du vill. de la Parisière, le tènement des Caillères, au vill. de Bois-auduc, et un gariment portant juridiction basse, sur le même vill.

(2) Dépendaient de Bois-Bellefemme : des dîmes au vill. du Bois, de la Mestrière, la Dugerie et tènement de la Chaume ; les fiefs de Lerenière, la Catizière (à St-Florent), la Foucraire, de Laurière (id.), des Nouhes, le fiefs-Croisson, la Palpouère, le fief-Buffeteau et les hébergements du Russet et la Brancardière.

(3) Ligence au bourg de la Chaize-le-Vicomte, dont dépend : le bois des Astiers, le fief de la Dubrairie, les tènements de la Roustière et de la Brancardière à Fougeré et ceux de Laudouairie et la Caillère.

(4) Dépendaient du Bois-Verraud : les hôtels nobles des Ardias et de la Jolivetière, une maison à ligence au Fourg de la Chaize et une partie de tènement de la Roustière, à la Limouzinière.

Châtelains : Jehan Pignon, 1341 ; Jehan Gaymart, 1392 ; Jehan Griffier, 1468 ; Jean du Chailieu, 1498 ; Jean Turpillé, 1498-1535 ; Nicolas Morrisseau, 1537 ; François Brisson, 1541 ; Jean Regnon, 1518 ; Jehan de la Vallée, 1545-1546 ; François Cherpentreau, 1556.

Sénéchaux : Aimeri de Thorigné, 1093 ; Aimeri de Mochard, 1228 ; Pierre Charruyau, 1442 ; Regnault Buffeteau, 1478 ; Etienne de Pont-de-Vie, † 1481 ; Louis Prévost, provision du 22 mai 1481 ; Guillaume Limousin, s^r de Bouildroux, 1510, † 1524 ; Pierre Prevost, provision du 5 février 1525 ; François Cherpentreau, 1571-1576 ; Jean Boisson, s^r de l'Estang, 1582-1585 ; Pierre Bretin, s^r des Noyers, 1606-1612 ; Benoît Viaud, s^r de Maisonneuve, 1632-1650 ; Pierre-Isaac Viaud, s^r du Fief, 1673 ; Thomas Merland, s^r de la Cossardièrre, 1689-1697 ; Jacques Landriau, 1709-1712 ; Nicolas Lasmonier, 1724 ; Jacques-Joseph Paillou, 1730 ; Pierre de Bien, 1742 ; Pierre-Joseph Birotheau, s^r de Laymonière, 1775-1787.

Procureurs fiscaux : François Tranchant, s^r de la Barre, 1521-1527 ; Pierre Robin, 1557 ; René Tranchant, s^r de la Barre, 1532 ; Guillaume Terry, 1566 ; Renaud Jousseau, 1681 ; René Gennet, 1709 ; Simon Allaizeau, 1715 ; Mathurin Blanchard, s^r de la Pénétrie, 1720 ; Charles Merland, s^r de la Cossardièrre, † 1738 ; Jean-Baptiste Gennet, † 1763 ; Jacques-Louis Merland, s^r de la Combaudièrre, † 1783 ; François Goupilleau, s^r de la Gétière, 1784.



Le bourg de la Chaize est envahi et pillé le 15 mars 1568 par les protestants. Pendant la Fronde, Gabriel de Chasteaubriand, C^{te} des Roches-Baritauds, lieutenant-général pour le Roi en Bas-Poitou, tient garnison au château de la Chaize, mais ayant été attaqué par les troupes rebelles, sous les ordres de l'abbé, C^{te} de Laval, il dut subir un siège de deux jours, et, manquant d'espérance d'être secouru, capitula.

Sous l'ancien Régime, la Chaize-le-Vicomte dépendait du ressort de la sénéchaussée de Poitiers, de l'élection de Fontenay-le-Comté et de la subdélégation de Luçon. Lors de la division administrative de 1790, la Chaize devient le chef-lieu d'un canton comprenant les communes de la Haute et Basse Chaize (Saint-Jean et Saint-Nicolas de la Chaize), la Ferrière, Fougeré, la Limouzinière et Thorigny. Ce canton dure jusqu'au 18 novembre 1801, et est réuni à celui de la Roche-sur-Yon, à l'exception de la Ferrière, attribuée au canton des Essarts.

Maires : François de Mello, chev^r de St-Louis, 1790 ; Charles Merland de la Cossardière, 1791 ; René Trichet, chirurgien, an VI-1813 ; François Gennet, p^{re}, 1813 ; Jean-Baptiste-Joseph Peschard, n^{re}, 1815 ; Alexandre de Buor de la Couperie, 1825 ; François Gennet, 1830 ; Joseph Loizeau, 1832 ; François Arrivé, 1833 ; Joseph Loizeau, 1834 ; Pierre Rezeau, 1837 ; Aristide-Philippe Esgonnière de Thibœuf, p^{re}, 1846 ; Louis-Philippe Aujard, n^{re}, 1850 ; A.-P. Esgonnière de Thibœuf, 1857 ; Constant Péaud, 1864 ; Dr Frédéric Gauvreau, 1892 ; Arcadius Cacaud, 1896 ; Maurice Audé, 1908 ; Alexandre Cieutat, pharmacien, 1919 ; Léon-Frédéric Gauvreau, 1925 ; Henri Cacaud, ancien préfet, depuis 1930.

Paroisses. — SAINT-JEAN : Le vicomte Aimeri en édifiant le *castrum* de la Chaize confie au clerc Jean le soin d'y élever une église et de réunir les ressources nécessaires à l'entretien des chanoines ou des moines qu'il y établirait ; peu après, il y installe les moines de Saint-Florent-de-Saumur avec le consentement de sa femme Ameline et de toute sa famille, leur contribua avec d'autres revenus l'église confiée à Jean, qui accepte le bénéfice de l'abbaye et obtient la rente viagère de tout ce qu'il avait reçu précédemment. Bien plus tard, après la mort de Jean, l'abbé Guillaume de Saint-Florent apaise les plaintes des neveux de Jean, avec l'assentiment du vi-

comte Geoffroy, en maintenant à l'un d'eux Pierre sa chapellenie avec diverses rentes de blé, froment, seigle et avoines, puis à sa mort, à son frère Aimeri, s'il se faisait prêtre ; ensuite tous ces biens en dehors même des biens ecclésiastiques seront tenus en fief de l'abbé par le frère des précédents, Guillaume, chevalier, leur plus proche héritier.

Vers 1088, le vicomte Aimeri donne aux frères de ce monastère, pour le repos de son âme, et du consentement de son épouse et de ses deux fils, Herbert et Geffroy, l'église *Saint-Jean-l'Evangéliste*, sise en le château de la Chaize. Cette donation est confirmée par Pierre II, évêque de Poitiers, l'année suivante.

L'église Saint-Jean subsiste jusqu'à la Révolution, et n'est pas rétablie après le Concordat ; l'édifice, totalement en ruine, fut vendu après autorisation préfectorale du 24 septembre 1824 (1).

SAINT-NICOLAS : Fondée à la fin du XI^e s. par le même vicomte Aimeri, une autre église, dédiée à saint Nicolas, est élevée hors de l'enceinte du château. Sa construction paraît avoir été commencée avant 1088. Quelques années plus tard, le vicomte Aimeri renonce aux coutumes qu'il s'était réservé sur les hommes de Saint-Nicolas, à son droit de ventes, péage et juridiction sur les foires et marchés au bourg dudit lieu, plus aux trois charretées de bois que devaient lui amener, à Mareuil, les hommes de la Chevrolière. Il venait de mourir, cette année 1093, lorsque le pape Urbain II confirmant au prieuré Saint-Nicolas ses possessions et l'affranchissant de tout interdit, accorde des indulgences au défunt, qui y

(1) Curés de la paroisse Saint-Jean de la Chaize : Jacques Prévost (1475) ; Hugues Prévost (1496) ; Fr. Prévost (1501) ; Nicolas Sanson (av. 1516) ; François Sanson (1516-1557, † 1558) ; Jacques Dignot (1557-1565) ; Etienne Garnier 1692) ; Julien Bernardin (1718) ; Jacques Merland (1739-1741) ; Charles-Alexis Merland (1742) ; Charles-Joseph Houillon, † 1750 ; Guillaume Butler (1751) ; Pierre Chevron (1756) ; F.-J. Dougé (1778) ; Garnier (1785-1791).

était inhumé, et aux autres bienfaiteurs des moines.

Par respect pour la mémoire de son excellent père, son fils Herbert achève la construction de l'église Saint-Nicolas, qu'il dote également, et ayant en outre défendu qu'on ne construisit jamais aucun grand four à la Chaize sans la permission des religieux de Saint-Nicolas, il leur confirme la foire de la Saint-Jean.

L'église, alors terminée, est solennellement dédicacée les 6 et 7 décembre 1099 par Pierre II, évêque de Poitiers, en présence de Guillaume, comte de Poitou et d'innombrables fidèles. A cette occasion, le vicomte Herbert donne aux moines du prieuré les églises de Saint-Florent-des-Bois et de la Limouzinière, et d'autres biens.

Eglise romane du ^x^e s. (1089-1095) de type exceptionnel, construite sous l'influence de l'art roman de la vallée de la Loire (elle dépend de Saint-Florent-les-Saumur), fortifiée vers le ^{xiv}^e s., Bombardée et incendiée au ^{xvi}^e s. (guerres de religion) et au ^{xviii}^e s. (Guerres de Vendée (1). Restaurée sommairement : le clocher actuel du

(1) Prieurs et curés de Saint-Nicolas de la Chaize-le-Vicomte :

Etienne Martin (^{xiii}^e s.) ; frère Mathieu (1284-5) ; Guillaume Audran (1296) ; Pierre Dariot (1305) ; Renaud de Reortoy (1354) ; Renaud des Enfrins (1413) ; Zacharis Geoffroi (1426) ; François de la Voyrie (^{xv}^e s.) ; Guillaume Rousseau (1429) ; Guillaume Dessaints († 1462) ; Rodolphe Signeau (1463) ; Pierre de Terry (1485) ; André Prévost († 1501) ; François de Châteaubriand (1528) ; Hucques Bailhien († 1528) ; Etienne Papelin (1551-1562) ; Vincent-Saget († 1554) ; Fiacre Papelin (1557) ; René Gazeau (1558) ; Jean Paillaud (1607) ; Jacques Charron (1670-1675) ; Pierre Bouron (1677) ; Julien Isambert (1679) ; Ussault (1711 † 1717) ; Jean Dubois (1718-1724) ; Alexandre Piet (1724-1736) ; Jean-Baptiste Thibaudeau (1737-1766) ; Pierre Gil-laizeau (1766 † 1775) ; Jacques Moreau (1776-1792) ; Thiré (1802-1808) ; Thouzalin (1809 † 1817) ; Clénet (1817 † 1857) ; Lhomme (1857 † 1882) ; Guyonnet (1882-1895) ; Raf-fugeau (1895-1906) ; Audineau (1906-1928) ; Grelier (1928-1947) ; Clément Laidet (depuis 1947).

Paroissien de Luçon

• Très complet

MAISON MAME

L'O. R. E. C. O.

Coopérative Vestimentaire pour le Clergé

32, rue Maréchal-Joffre

LA ROCHE-SUR-YON

Magasin ouvert tous les jours (après-midi)

Société Générale

Toutes opérations de banque et de bourse

Agences de **LA ROCHE-SUR-YON**

FONTENAY-LE-COMTE

LUÇON, LES SABLES-D'OLONNE

COUVERTURE — CHAUFFAGE — SANITAIRE

ELECTRICITE — REFRIGERATION

Installation grandes cuisines et buanderies pour **COLLECTIVITES**

JUSSEAUME & ETourneau

12, Rue du Chapeau-Rouge, **NANTES**

Tél. 112-38-143-57

Le Gérant : H. REZEAU.

Dépôt légal (1^{er} Trimestre 1959) N° 66

Evêché de Luçon